

chevet des lépreux qui y sont légion, et voici qu'on les appelle à cette grande léproserie du Japon, qui a nom Nakaomaru.

Elles vont partir sous peu de jours, et, là-bas, il n'y aura, pour les abriter, qu'une sorte de maïs entourée de terrains incultes, sur lesquels on ne débarquerait pas des forçats.

Hier je me suis rendu Impasse Reille, à la maison d'œuvres des Franciscaines Missionnaires de Marie, et j'ai vu ces saintes filles, de mes yeux de quasi mécréant.

Elles m'ont reçu souriantes, vêtues de ce blanc costume de Franciscaines qui leur donne l'air de statues vivantes. Nous avons causé longuement. Cela ne les effraie pas, ce long voyage vers l'Horrible ! vers ce pays où elles seront reçues par des spectres !

Secourir sur un champ de bataille le petit soldat blessé, cela est beau, certes ! Mais cela aussi a le côté romanesque qui peut emballer, donner du cœur, exciter aux dévouements héroïques, et la cornette de la Sœur de Charité y trouve de suite l'auréole. A Nakaomaru, foyer de pestilence, terre de mort, c'est le martyre de toutes les heures, l'agonie immédiate et lente, qui attend ces femmes qui y arriveront jeunes et pleines de santé.

Dans un an, six mois peut-être, celles qui vont partir pour apporter un rayon de soleil et d'espérance dans l'âme des lépreux, seront sans doute, elles aussi, des lépreuses. D'autres les remplaceront. Personne ne saura leur nom.

Des gens crieront à la folie.

Des « belles madames » lèveront leurs beaux yeux au ciel en disant : « Ah ! les pauvres filles ! »

Et l'image de la lèpre évoquée leur fera découvrir aussitôt une inquiétante petite rougeur sur leur joli visage !

— Ah ! Dieu ! vite un soupçon de poudre de riz !

Il y aura cependant, je le crois, d'autres grandes dames qui iront, Impasse Reille, s'enquérir du prochain départ des futures gardiennes des lépreux de Nakaomaru.

RAPHAËL VIAU